

Gradimir Djurovic

# PARIS EST VRAIMENT UNE FÊTE

LE PALIMPSESTE<sup>1</sup> PARISIEN

(Titre de l'original serbe, texte français de l'auteur)

---

<sup>1</sup> Le palimpseste est un parchemin sur lequel on a beaucoup écrit, puis effacé et à nouveau écrit.



## REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier Jean Bourgeois, ancien Conseiller économique de l'Ambassade de France à Belgrade; qui malheureusement n'est plus, mais qui suivait un bon nombre de mes textes en français pratiquement jusqu'à la fin de sa vie.

Cependant, sans l'aide de Geneviève Bousquet, qui a été la première à lire en français un extrait de ce livre et de Thérèse et Philippe Chevalier qui ont sans hésiter accepté de corriger mon manuscrit, mon livre n'aurait probablement jamais été publié. Je suis heureux d'avoir noué des relations amicales avec eux, car c'est aussi grâce à leur amitié que j'aime encore davantage la France.

Comme nous vivons actuellement dans des temps pleins d'incertitude, je ferai une prière pour leur santé et leur longue vie lorsque je me rendrai au Temple du Saint-Sava à Belgrade, mais aussi à l'occasion d'une prochaine visite à la Cathédrale Notre-Dame, dès que cela sera possible.



*La cathédrale Notre-Dame, fête pour les yeux et pour l'âme*



## PRÉFACE

par Moma Dimic, écrivain et critique serbe

Pour quelle raison les gens s'empressent-ils toujours pour visiter Paris ?!

Le défi de Paris, son prisme magique d'humanité, ont été décrits dans de nombreux romans, nouvelles, poèmes, comptes-rendus de voyage, films... Et on ne sait pas si les Parisiens eux-mêmes ont écrit davantage sur leur ville (par exemple Victor Hugo, Balzac, Zola, Proust, Henri de Montherlant, Sartres, ou bien les étrangers qui y ont séjourné plus ou moins longtemps (Gertrude Stein, Henri Miller, Hemingway, Cortasar, Strindberg, Siniavsky, Danilo Kis...) Mais laissez-moi énumérer au moins certains parmi ceux qui ont tant chanté sur Paris, Jacques Prévert, Robert Desnos, Maurice Chevalier, Edith Piaf, Georges Brassens, Jacques Brel, Mouloudji, Yves Montand, Serge Reggiani, Charles Aznavour, Serge Gainsbourg, Léo Ferré...

Et aujourd'hui, quand New-York, Saint-Pétersbourg, Shanghai, Los Angeles sont en train de conquérir la place de la capitale mondiale d'autrefois, ce roman de Gradimir Djurovic apparaît comme un écho nostalgique, comme une dorure des temps évanouis, lorsqu'il fallait, en passant par toutes sortes de tentations, diriger ses jours de jeunesse et de pèlerinage, ses grandes ambitions, uniquement vers cette étrange forêt, ce Babylone cosmopolite, sur les tortueux rivages de la Seine. On se « réfugiait » à Paris de l'Est, mais aussi de l'Ouest – il y avait des colonnes interminables d'expulsés, d'auto-bannis de la « génération perdue ». Des jeunes garçons et filles à teint basané arrivaient d'Afrique avec leurs masques et leurs flûtes en bois, et les renfrognés Scandinaves aux visages pâles venaient du

Nord. Paris était leur exutoire, leur destin et leur sceau. Aujourd'hui vous allez toujours, en passant par Pigalle, par Monparnasse ou par l'un des grands boulevards parisiens, ressentir quelques uns de leurs soupirs, leur chant de cygne, leur fête dans l'âme. À ce dense tissage de souvenirs et de récits sur Paris se joint ici aussi Gradimir Djurović, qui a vécu à Paris de 1962 à 1966, en y retournant parfois aussi plus tard. Et pendant que vous lirez ces pages sincères, touchantes, par endroits aussi presque naïves, vous aurez l'impression de traverser pour qui sait quelle fois les rues et les places rendues immortelles par la littérature, de vivre des aventures déjà vécues, dans une sorte d'archétype de l'ambiance et de destin. Cependant, son récit direct et habile nous convaincra que l'auteur a non seulement conquis « son Paris », mais aussi sa propre mélodie de l'écriture, de sorte que vous ressentirez sa version du palimpseste parisien comme tout à fait fraîche et authentique.

Bien que vivant sur les marges de la vie sociale de Paris, Djurovic se plonge très rapidement dans toutes sortes de tourbillons de la vie de cette ville au début des années soixante du siècle dernier. Il essaye d'étudier à Paris (non seulement à cause des privilèges dont jouissent les étudiants), mais il appartient en réalité tout le temps à la « classe des serviteurs », ce qui lui permet d'observer les mouvements de la grande roue de la vie qui tourne sans cesse devant ses yeux ou dans ses rêves.

Comme archiviste dans une compagnie d'assurances et plus tard, comme vendeur dans la librairie « Continentale », il aura l'occasion de rencontrer aussi le grand monde qui habite le célèbre hôtel Ritz, par exemple Orson Welles et Gina Lollobrigida, ou un descendant du comte russe Démidoff, alors qu'il roule sa bosse en habitant des chambres de bonne, en flanant partout dans la ville et en voyageant dans le métro. (Il a fait le compte de ces voyages et a constaté qu'il a passé, pendant

son séjour à Paris, en tout quarante jours entiers dans le métro !) Il s'étonnera de constater qu'il y a des Parisiens qui ne savent pas où se trouve le musée du Louvre, car ils ne visitent jamais le centre de la ville. Il connaîtra aussi ce monde diabolique des tricheurs, faux princes saoudiens.

Le roman de Djurović peint aussi la classe des employés de bureau, avec toutes leurs ruses, petites méchancetés et vengeance, racontant souvent des blagues grossières et pratiquant des « liaisons amoureuses secrètes ». On y trouvera également l'appréciation critique du « journal qui se prostitue », comme le livreur des journaux Yves appelle *Le Monde*, dont à son avis la vérité est toujours plus vraie que la vérité des autres. Bref, Paris est la ville dans laquelle il est le plus facile de se rendre compte de la relativité de la pauvreté, de la misère et de la solitude, mais en même temps aussi de la relativité du succès et de la richesse. Dans cela notre héros ingénu sera aidé par son patron, M. Simon, propriétaire de la librairie « Continentale », et de la « Galerie des Tuileries », qui affirme être incomparablement moins riche que son ex-épouse ou son frère, fourreur à New York... Les Parisiens entretiennent cette relation familière avec tous les sujets et circonstances possibles et cela se reflète aussi dans l'écriture de notre écrivain, qui introduit habilement sur les pages « rétro » de son roman aussi les événements du passé artistique parisien, à travers les anecdotes sur Prévert, Picasso, Dora Maar, Dali, Edgar Wallace. Les Parisiens pratiquent ces rapports familiers envers tous et envers tout et cela se reflète aussi sur notre auteur qui écrit sur les pages « rétro » de son roman aussi les événements du passé des artistes, avec piquanterie et avec beaucoup de style.



## DÉPART DANS LE GRAND MONDE

– Pourquoi cette mine renfrognée ? – me demande mon copain, le journaliste Vita, rencontré devant la rédaction de son journal *Borba* un lundi matin, voyant que je porte sous le bras le poème de Maïakovski *Le nuage en pantalon*.

– Tu peux parler, Vita, toi qui viens d’obtenir un emploi au journal *Borba*, ce qui t’a permis de reporter ton service militaire pour deux ans. Et j’ai également entendu dire que tu as l’intention de te marier...

– En ce qui concerne mon mariage, tu sembles mal informé. Je n’ai pas encore trouvé une seule femelle capable de me mettre la bague au doigt ! Et toi, je vois que tu as l’air complètement abattu. Je suppose que Lela t’a quitté et que c’est pour cette raison que tu t’es plongé dans la lecture de ce poème tragique de Maïakovski.

– Toi non plus tu n’es pas au courant de ma vie amoureuse. Ça fait au moins quatre mois que j’ai rompu avec Lela... Quant à Maïakovski, je le trouve vraiment très original... Cependant, ma vie risque d’être bientôt dépourvue de tout ce qui est poétique, car je dois partir au service militaire.

– Qu’à cela ne tienne ! Au lieu de devenir soldat, pars à l’étranger pour un an ou deux !

– J’aimerais bien, mais je n’aurai pas un passeport avant d’avoir « acquitté ma dette envers la patrie » !

– Écoute-moi bien, mon cher. Rentre à la maison et ne t’en fais pas. Grâce à quelques relations, ton copain Vita va arranger les choses !

En effet, deux jours plus tard, Vita me téléphona :

– Prépare tous les documents nécessaires pour obtenir ton passeport. Dans une semaine, tu vas partir à Paris !

J’ai eu du mal à le croire. Au lieu de me retrouver dans une

sombre caserne dans un coin reculé de Yougoslavie, Vita a réussi à m'arranger un séjour en France, soit quinze jours à Paris, où je suivrai un cours de français à l'Alliance française et quinze jours sur la Côte d'Azur, dans une colonie de vacances pour étudiants. Il ne m'avait jamais dit comment il avait appris que le gouvernement français a décidé d'inviter cinq étudiants yougoslaves en dernière année d'études et parlant bien le français, ni comment il a réussi à m'introduire dans le groupe où se trouvaient déjà quatre autres étudiants, tous membres du parti communiste, alors que je ne possédais pas le fameux « livret rouge ». Les Français ont financé le voyage et le séjour, mais c'est le Ministère de la Culture yougoslave qui a sélectionné les membres du groupe. Cela voulait pratiquement dire que je n'aurais jamais été choisi, si Vita n'avait pas obtenu l'accord de quelqu'un de très haut placé.

C'est ainsi que je suis parti à Paris en compagnie de deux Belgradoises, Vesna et Marie et de deux Macédoniens, Rado et Jordan. Vesna était une représentante typique de la jeunesse gâtée de l'époque. Grâce à son père, haut fonctionnaire, elle n'avait pas de soucis matériels. Elle faisait partie du Comité d'étudiants communistes à la Faculté de philologie, non pas par conviction, mais uniquement pour faire plaisir à son papa. Vesna était partie en voyage habillée d'une élégante robe verte, boutonnée jusqu'au cou. Comme elle ne communiquait pratiquement pas avec nous autres, on avait l'impression qu'elle était enfermée en elle-même, à la manière dont sa robe l'engonçait. Son petit ami était venu l'accompagner à la gare, mais elle avait à son égard le même comportement hautain, ne lui permettant d'apposer qu'un timide baiser sur sa joue avant le signal de départ.

Marie était tout à fait différente. Elle n'était pas jolie, mais elle était très sympathique et possédait une forte personnalité.